

LE MOUVEMENT DES IDEES

André Leroi-Gourhan,
ethnologue de la préhistoire

Il est un des plus grands savants français, l'un des plus secrets aussi. Il se dévoile, un peu, dans une série d'entretiens où l'on découvre à côté du scientifique, un poète, un artiste

LES RACINES DU MONDE
Entretiens entre André Leroi-Gourhan et Claude-Henri Rocquet
Belfond

Par Catherine Clément

DE la préhistoire, nous savons la main tremblante à jamais fixée dans l'image littéraire par un Malraux plus poète que savant ; nous savons l'évolution scientifique, peu à peu vulgarisée à mesure que s'affinaient les connaissances et que progressaient les savoirs sur l'échafaudage mécanique des corps d'hommes peu à peu redressés, producteurs, avec la droiture, de formes nouvelles et des premiers symboles. Savions-nous qu'il existe une « ethnologie préhistorique » ? Un homme l'incarne, qu'il fait bon connaître mieux : cet homme, André Leroi-Gourhan, est pratiquement inconnu des Français — sauf des milieux scientifiques et philosophiques, pour lesquels il est un inspirateur sans cesse renouvelé. Cet homme, Leroi-Gourhan, est un poète, un musicien, un humoriste, un séducteur. Cet homme se découvre enfin autrement que par son œuvre et ses centaines d'articles savantissimes. Il parle, dans un livre d'entretiens avec Claude Rocquet, *Les Racines du monde*. Ce qu'il dit nous charme, et nous découvre quelque'un.

Quelqu'un... C'est rare, de rencontrer quelqu'un qui soit une personne, et pas seulement son ombre mondaine, qu'elle soit savante, littéraire, musicale, créatrice ou non. André Leroi-Gourhan est quelqu'un. Un homme qui ne répond jamais tout à fait aux questions qu'on lui pose, mais qui se déplace, et déplace avec lui son interlocuteur ébloui. « La figure du dialogue est dans l'entrelacs », finit par comprendre Claude-Henri Rocquet, le poseur de questions. Et c'est vrai : le savant ethnologue de la préhistoire a trop l'habitude de découvrir une saga lorsqu'il cherche un pot, trop l'habitude de

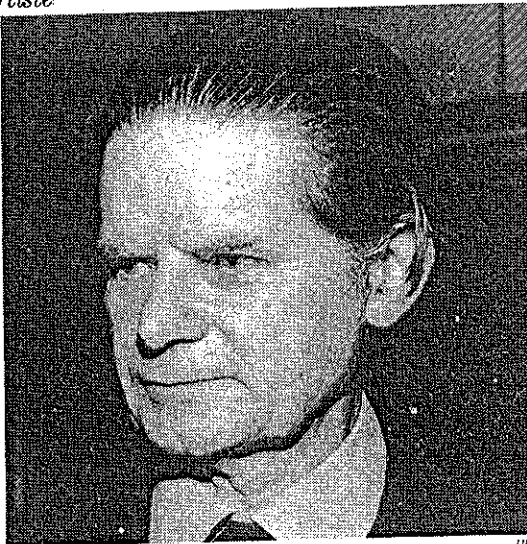
l'inattendu : il se fait feuille lui-même, réceptacle à surprises, lieu d'attention minutieuse et d'histoires géantes contenues dans un détail. A suivre ce parcours fluvial, fait de méandres et de boucles, on comprend, en filigrane, que l'archéologie et la préhistoire ressemblent à ces jouets d'enfants, les kaléidoscopes, qui font et défont les mondes à partir d'un morceau de verre réfracté à l'infini.

La première boucle est biographique. Comme les vieux grands maîtres de cette merveilleuse génération de découvreurs, Leroi-Gourhan est devenu l'un des plus grands savants français au milieu de cette joie folle et sonnant qui patrouillait dans les sentiers des explorations post-coloniales et des premiers vrais musées. Il a connu Georges-Henri Rivière, père fondateur de l'ethnologie française, à l'époque où celui-ci, pianiste au *Bœuf sur le toit*, accompagnait Joséphine Baker. Et tous deux, pour prendre des leçons d'étalage, allaient lorgner en chœur les vitrines des grands magasins... Il garda, pendant la guerre et avant d'entrer dans la Résistance, la *Vénus de Milo* au château de Valençay. Il organisa, autour de l'Exposition touareg, dans les années trente, une grande fête touareg : passés au brou de noix, les jeunes savants se battaient en duel derrière les grands bouchiers de cuir, et voulaient aller à dos de chameau du jardin des Plantes à l'hôtel George-V, où se tenait l'exposition... Ces souvenirs de jeunesse tiennent de la bande dessinée, du roman de formation, des apprentissages surréalistes : Tintin au pays des hommes de Néanderthal.

Ou plutôt, au pays des rêves. Quand on parvient, et c'est la deuxième boucle, à l'homme préhistorique, le parcours se fait grave, précis. Se marque là un amour désigné avec justesse comme *l'amour du réel* ; oui, par-delà les milliers et les milliers d'années, une recherche du vivant à travers le mort, une quête du plus petit animal à travers le plus petit fragment d'os. Ressuscitent les Magdaléniens, dont

André Leroi-Gourhan décrit la vie économique comme s'il la connaissait par hantise : une alternance de disette et d'abondance, mais une abondance certaine, une joie de vivre qui ne ressemble nullement à l'image convenue de l'homme primitif démuné de tout, vivant dans le froid et la pauvreté. Partout apparaît la force créatrice d'une créature régie par une prodigieuse organisation. L'homme se redresse, son pied se modifie : ah ! l'importance du pied, l'importance de l'orteil, il en parle avec précision et lyrisme, on sent la marche droite produire notre vrai monde... L'outil prolonge le corps. Mais deux choses sont d'emblée marquées : une césure inaliénable entre l'outil et le corps — car si je coupe avec mes ongles ce n'est pas comme si je coupe avec des ciseaux. Et les outils sont beaux, taillés avec un souci esthétique que ne justifie pas la seule efficacité. Cette loi, Leroi-Gourhan l'appelle tout simplement *désir*.

Ce sera la troisième boucle, celle des arts. Celle qui lui permet de lire les formes de bisons, d'aurochs et de chevaux sur les parois des grottes comme des signes combinés en deux éléments : cheval-bison, cheval-auroch, avec un « troisième élément », cerf ou bouquetin, que l'on retrouve partout, et bien plus tard, jusque dans la figure triple de l'Adam, de l'Eve et du serpent, en passant par celle du tombeau de Toutankhamon, un lien, surmonté d'un vautour, terrassant un ennemi. Le « trois », toujours. Dans les méandres de ce merveilleux dialogue, se nichent de sacrées vérités sur les premières découvertes de la grotte de Lascaux. Ou comment les abbés découvreurs ont saboté sans le savoir, et par pure imprudence, les œuvres qu'ils venaient de révéler au monde. En crevant les protections d'un lac naturel, en établissant des chemins pour les visiteurs, donc, en éra-bouillant les sites... Un massacre. Leroi-Gourhan n'a pas fait ainsi. Il a inventé mille façons de protéger et de fouiller, selon une technique qu'il décrit joliment comme celle



André Leroi-Gourhan : « l'amour du réel »

d'un gâteau d'anniversaire où l'inscription en sucre « Bon Anniversaire » se trouverait à l'intérieur du feuilletage : on doit donc, pour pouvoir la lire, couper en tranches, et pas à la verticale. De cette technique est né le site de Pincevent, et la vie des Magdaléniens. Le vif sort du sable, et resurgit de rien.

Cet homme étrange, que son interlocuteur nous décrit comme une sorte de Tartare moderne, à allure de nomade, ne ressemble à personne. Pour son plaisir, il joue du binou, et son fils est devenu facteur de vielle, d'instruments anciens comme le « dulcimer », l'épinette des Vosges, dont il parle avec la même touchante précision que des ossements d'hommes disparus. Le vif, toujours... Le vif, c'est encore l'histoire de la momie « de Thaïs », qui suscitait tant d'engouement de la part de ses anonymes amoureux qu'on l'envoya un jour au musée de l'Homme, où Leroi-Gourhan la trouva à l'abandon dans un coin... Il l'exposa. Les amoureux revinrent. Cette histoire étonnante d'une femme embaumée, inconnue, dont s'éprennent tant de vivants, est l'image même de cette étrange passion qui habite cet homme, ce « quelqu'un », qui nous arrive à son âge mûr, et nous parle. Les hommes de Néanderthal avaient, paraît-il, leurs musées ; une boule de pyrite de fer, un bloc de madrépores fossiles, une grosse

coquille... Entre le musée de ces hommes disparus et les nôtres, la différence est minime. Ce n'est pas le moindre charme de ce livre d'entretiens que de faire apparaître, au fil des entrelacs de mots, les figures presque présentes de ces savants spontanés et chercheurs, à l'aube de nos langages. Et, comme il est normal, c'est à l'aube justement que ressemble le plus ce livre : à l'aube qui se lève. C. C.

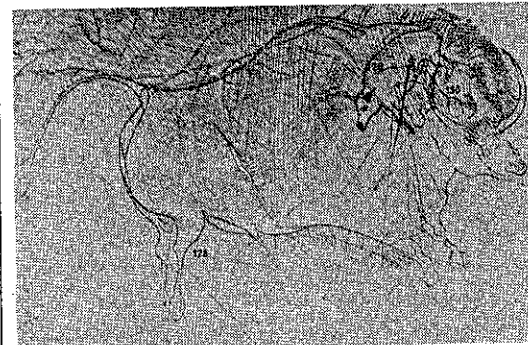
Essai

L'HOMME ET LE LOUP
par Daniel Bernard
Berger-Levrault

Le loup, comme on se l'imagine dans le Gévaudan, poil de braise, canine meurtrière, hurlant dans la nuit, égorgeant moutons et bergères. Mais aussi le loup, symbole de vaillance, utile épurateur de troupeaux malades, voix de liberté qui reproche aux chiens repêlés de La Fontaine d'avoir vendu leur indépendance pour une pâtée. Le livre de Daniel Bernard est une œuvre d'amour, magnifiquement illustrée, qui se lit vite mais se médite longtemps. A mieux décortiquer l'entassement de superstitions et de fantasmes que nous ont transmis les siècles de haine du loup, on s'attendrait sur la disparition quasi totale de cet animal en Europe et l'on souhaiterait presque le rencontrer au coin d'un bois pour lui demander pardon. T. T.

Lascaux sous toutes les coutures

LASCAUX INCONNU
sous la direction
d'Arlette Leroi-Gourhan
Ed. du CNRS, 1979



Un relevé des « Deux Bisons » (détail)

« Qui étaient les artistes ? Tout chasseur devait savoir tailler le silex, l'os, le bois de renne pour confectionner ses outils et ses armes. Tous devaient pouvoir réaliser des figures simples comme on en

voit gravées sur les pointes de javelot. Ce qui est frappant dans des objets d'usage apparemment quotidien, c'est la qualité plastique des œuvres... Cela laisse à supposer que la société entière baignait dans une ambiance artistique... »

La grotte de Lascaux, une des plus hautes manifestations de l'art humain, et une des plus fragiles : il aura fallu le hasard d'une bande de galopins, en 1940, pour la découvrir, et plus que de la sagesse pour la laisser à nouveau reposer en paix. Mais tout, aujourd'hui, depuis les précieux relevés de l'abbé Glory, peut être passé au crible : l'outillage, la faune, et dans leurs plus infimes détails les célèbres gravures. Arlette Leroi-Gourhan ne se contente pas de reconstituer un bestiaire, mais de dégager, par-delà l'apparent désordre des figures, un véritable ordre : et cela, par cette étrange prolifération de signes — simples éraflures pour le profane — mais qui dans leur répétition finissent par constituer un véritable langage. J.-P. M.

DANIEL BOORSTIN HISTOIRE DES AMERICAINS

Dans l'interview publiée par le « LE MATIN » le 21 janvier, Daniel Boorstin a dit, à propos de cet ouvrage : « Il faut aborder l'histoire en gros et en détail, avec un microscope et avec un esprit de synthèse... Et je n'ai écrit que sur ce qui m'intéressait moi, en y prenant plaisir... L'histoire est aussi un art littéraire. »

I - L'AVEVENTURE COLONIALE : 160 F
II - NAISSANCE D'UNE NATION : 195 F
III - L'EXPERIENCE DEMOCRATIQUE : 220 F
LES 3 TOMES : 520 F

ARMAND COLIN